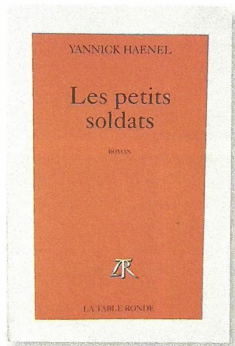


LA PETITE FABRIQUE DES ROMANS



Les Petits Soldats – 1996



Photo de classe de mon année
de Terminale au Prytanée militaire
de La Flèche (1985).

C'est mon premier roman. Incipit : « Je ne pensais pas à la mort. » Après plusieurs romans inachevés où j'imitais Blanchot et des Forêts et me perds dans une dimension alambiquée, je prends la décision d'écrire simple. Je choisis une forme classique : le roman d'apprentissage ; et au lieu de me perdre dans le lointain, je raconte ce qui m'est le plus proche : mes années de pensionnat militaire. Ce sont les *Désarrois de l'élève Tørless* version années 80 : le sujet, c'est le vide – comment on est vidé de sa vie à 15 ans. Il y a les rituels militaires, la camaraderie et l'absence d'avenir.

Introduction à la mort française - 2001

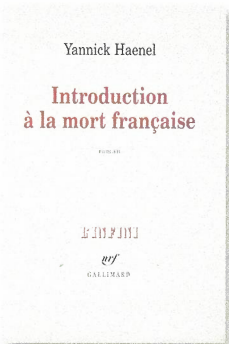
Cinq ans pour écrire un deuxième roman ! Là encore, je commence par viser trop haut, je me perds en cours de route, avec un manuscrit très fou, *Ferrandi est mort*, qui me vaut alors de rencontrer Philippe Sollers (il y a un extrait de ce livre publié dans la revue *L'Infini* en 1997, je crois).

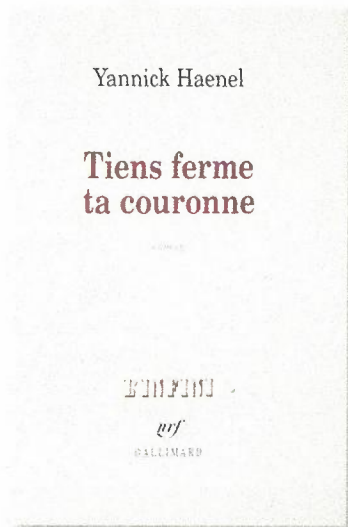
Sollers le trouve bizarre mais veut le publier, puis je change d'avis, Sollers se demande qui est l'étrange type qui refuse une publication chez Gallimard. Un an plus tard, je lui apporte un autre roman : *Introduction à la mort française*. Il m'accueille avec cette phrase : « Ça y est, vous êtes guéri ? »

L'ironie de Sollers est juste : ce livre est lui aussi très givré, c'est mon livre le plus cinglant, très sarcastique, plein d'une violence hallucinée. Un critique a dit que c'était un pastiche de La Fontaine et de Rimbaud.

J'y invente une sorte de camp où sont enfermés tous les écrivains français, sous la houlette de Madame D. (inspirée par Duras) et Monsieur B. (inspiré par Blanchot). Le président de la République inaugure un Musée de la Culpabilité Nationale. Mon alter ego, Jean Deichel, qui sera le narrateur de presque tous mes livres, refuse d'être coffré dans la culpabilité. La France, il s'en fout. Je raconte son évasion.

Livre semi-maudit, au bord de l'incompréhensible. Personne ne l'a lu, ou presque. Fierté : une nuit, après sa publication, je reçois un coup de fil de Pierre Michon, il m'engueule : « Tu te prends pour Rimbaud ? » C'était la consécration !





Tiens ferme ta couronne – 2017

Je l'ai écrit pendant deux ans, tous les jours, dans un café du 20^e arrondissement à Paris, sur une banquette rouge. C'est mon roman le plus accompli : il y a un monde de détails fiévreux, l'emportement rythmique d'une folle équipée, et l'ambition métaphysique de mettre Dieu et le Diable aux prises avec les âmes et les corps, aujourd'hui. Je crois que tout y est dense et léger, certaines pages vont loin dans le mystère, et les personnages me plaisent encore : Mme Figo (la concierge), Tot (le voisin destroy), Guy le Cobra (le vendeur de vidéos) et Léna Schneider (la conservatrice du musée de la Chasse).

Je voulais ajouter dans la trame du roman des tas de films, les raconter intégralement, et faire en sorte que ces résumés deviennent du roman : je l'ai fait avec *Apocalypse now*. Ça m'amusait de mettre du cinéma dans un livre. Le personnage de Michael Cimino, j'en ai fait un écrivain viscontien perdu dans le Grand Ouest. C'est Flaubert, c'est le Père du récit, qui tire au pistolet sur la statue de la Liberté.

Pendant l'écriture de ce livre, plusieurs personnes de ma famille sont mortes. Des amis aussi, notamment Frédéric Badré, avec qui a été fondé *Ligne de risque*, et

Marc Dachy, le génial spécialiste de Dada. À chaque fois, lors de leurs obsèques, j'ai prononcé une oraison funèbre. Ça a infusé le roman, ces multiples deuils : je me souviens avoir rédigé d'une traite, dans un autocar d'aéroport entre Pise et Florence, le discours de Léna devant le retable d'Issenheim lorsqu'elle enterre sa sœur. Franchement, je ne sais pas trop d'où viennent ces pages : de quel trou dans le réel ? De quel savoir brisé ? De quelle énigme ? Parfois, ça nous dépasse : c'est « trop grand pour nous », comme dirait Deleuze. Bref, c'est la première fois que je suis si content d'un livre ! Être content, c'est quand même une chose bizarre – ça a à voir avec le cœur, non ? Kafka disait ça : « Ce que j'écris se fonde sur l'idée de mourir content. »

C'est une comédie, je riais en l'écrivant. En même temps, c'est la vie d'un saint. En écrivant ce livre très barbare, je me sentais immaculé. J'étais assis quelque part entre Satan et l'Agneau. C'est la première fois en vingt ans de publication que je n'ai aucune critique négative. Le prix Médicis m'a rendu très heureux. Les distinctions, j'ai la chance d'en avoir eu pas mal, mais celle-ci – est-ce son nom italien ? – m'a comblé. Je savoure la couronne.

